

# Pour une contribution narrative à la problématique du temps

Autor(en): **Gilbert, Muriel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1996)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870273>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## POUR UNE CONTRIBUTION NARRATIVE À LA PROBLÉMATIQUE DU TEMPS

Mon hypothèse de base est à cet égard la suivante: le caractère commun de l'expérience humaine, qui est marqué, articulé, clarifié par l'acte de raconter sous toutes ses formes, c'est son *caractère temporel*. Tout ce qu'on raconte arrive dans le temps, prend du temps, se déroule temporairement; et ce qui se déroule dans le temps peut être raconté. Peut-être tout processus temporel n'est-il reconnu comme tel que dans la mesure où il est raconté<sup>1</sup>.

Paul Ricœur

La lecture conjointe du chapitre que saint Augustin consacre au problème du temps dans ses *Confessions* et de *La Poétique* d'Aristote amènera Paul Ricœur à établir un lien, étroit, entre temporalité et narrativité. Cette étude vise à présenter cette articulation dans ses grandes lignes. Nous mettrons pour cela l'accent sur les limites de l'approche augustinienne du temps selon Ricœur et tenterons de montrer en quoi la théorie narrative développée par ce philosophe serait susceptible d'aider les philosophes à penser le temps dans toute sa complexité.

Que le récit tienne une place importante dans l'œuvre récente de Paul Ricœur nul ne le contestera. Mais il importe de souligner que c'est bien *en philosophe* que Ricœur aborde la théorie narrative. En effet, conscient des limites de la conception augustinienne et de celles propres à l'approche spéculative en général à penser le temps dans toute sa complexité, Ricœur voit dans la narration la possibilité de dire la temporalité humaine dans ses dimensions à la fois cosmique et phénoménologique.

---

1. Paul RICŒUR, «Ce qui me préoccupe depuis trente ans», *Esprit*, 117-118 (1986), p. 228.

Cet article vise à présenter l'articulation que Ricœur établit entre temporalité et narrativité. Il s'agira pour cela de mettre tout d'abord en évidence les limites de la conception augustinienne de la temporalité selon Ricœur pour montrer ensuite en quoi la théorie narrative serait susceptible selon lui, d'aider les philosophes, si ce n'est à dépasser, du moins à faire travailler la problématique du temps. Mais il nous a paru judicieux de présenter auparavant, et dans ses grandes lignes, la théorie narrative que Paul Ricœur a développée dans *Temps et récit*<sup>2</sup> à partir de *La Poétique* d'Aristote.

### 1. Pour une poétique du récit

En reprenant à son compte la définition aristotélicienne du récit comme *mimêsis praxeôs*<sup>3</sup>, c'est-à-dire comme représentation d'action, Ricœur souligne que raconter ne consiste pas en une simple copie de la réalité. Prise dans une trame narrative, l'action participe avant tout de l'histoire qui est racontée et non plus seulement de l'expérience qui est vécue.

Le *muthos*, que Ricœur traduit par mise en intrigue et qu'Aristote considère comme la caractéristique centrale du récit, impose en effet une structuration spécifique des faits, gouvernée par la structure « concordance discordante » qu'il s'agit de présenter brièvement.

Mis en intrigue les différents événements racontés doivent être facteurs de ce que Ricœur appelle la concordance. Contrairement à une suite décousue d'épisodes sans liens entre eux, tout récit doit donner une impression de convergence vers un but. En contexte narratif, chaque épisode doit en effet contribuer à faire progresser l'histoire jusqu'à son terme. Et Ricœur de définir la concordance comme le « principe d'ordre » qui préside à l'agencement narratif des faits<sup>4</sup>.

Trois traits permettent en outre de caractériser la concordance : totalité, complétude et étendue appropriée. Par complétude il faut entendre « l'unité de composition qui exige que l'interprétation d'une partie soit subordonnée à celle de son ensemble<sup>5</sup> ». Quant à

2. Paul RICŒUR, *Temps et récit*, 3 t., Paris : Seuil, 1983-1985.

3. ARISTOTE, *La Poétique*, tr. R. Dupont-Roc, J. Lallot, Paris : Seuil, 1980, ch.7, 50b3.

4. Paul RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990, p. 168.

5. Paul RICŒUR, « L'identité narrative », in *La Narration : quand le récit devient communication*, éd. P. Bühler, J.-F. Habermacher, Genève : Labor et Fidès, (Lieux théologiques), 1988, p. 291.

la notion de totalité, elle est définie par Aristote comme « ce qui a un commencement, un milieu et une fin<sup>6</sup> ». C'est dire que tout récit doit nécessairement comporter un point final, auquel chaque épisode doit finalement conduire. Notons en outre que c'est l'« absence de nécessité dans la succession<sup>7</sup> » et non l'absence d'antécédent qui définit le commencement du récit.

Quant au milieu, il est caractérisé par ce qu'Aristote appelle la *métabole*, à savoir le renversement de l'action en son contraire, lequel provoque une rupture au sein de l'action. C'est précisément en ce milieu que l'histoire se complique et que se noue une intrigue appelant ensuite un dénouement.

La notion aristotélicienne d'étendue appropriée permet de souligner que tout récit a une longueur délimitée, laquelle doit permettre le renversement du bonheur en malheur ou vice versa.

Or, et outre le fait que tout événement doit, en contexte narratif, satisfaire à l'exigence de concordance, il doit également être facteur de ce que Ricœur appelle la discordance. Et Ricœur de définir la discordance comme « les renversements de fortune qui font de l'intrigue une transformation réglée, depuis une situation initiale jusqu'à une situation terminale<sup>8</sup> ». Un récit ne peut en effet progresser qu'à condition que surgissent un ou des événements nouveaux, lesquels ont le pouvoir de modifier le cours de l'histoire dans un sens inattendu.

Toutefois, et c'est là un point capital, ce qui fait toute la spécificité proprement narrative d'un événement c'est qu'il doit être à la fois facteur de discordance *et* de concordance. En effet, l'événement est « source de discordance en tant qu'il surgit, et source de concordance, en ce qu'il fait avancer l'histoire<sup>9</sup> ».

Il s'ensuit que toute mise en récit repose sur une forme de rivalité entre pouvoir discordant et pouvoir concordant des événements racontés, concurrence qui a pour conséquence première que celui qui lit une histoire est confronté à une forme d'incertitude : la présence d'événements discordants menaçant sans cesse la cohérence d'ensemble du récit, le lecteur ne sait pas comment se terminera l'histoire.

---

6. Aristote, *Poétique*, ch. 7, 50b26.

7. P. Ricœur, *Temps et récit II*, p. 81.

8. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p. 168.

9. *Ibid.*, p. 169.

L'événement narratif participe donc, et par définition, de ce que Ricœur appelle la « structure instable » concordance discordante, caractéristique à son sens de l'intrigue elle-même<sup>10</sup>.

À noter que c'est bien la mise en intrigue qui confère à l'événement son pouvoir dynamique, mise en intrigue qu'il définit finalement comme l'opération qui consiste dans « la sélection et dans l'arrangement des événements et des actions racontées, qui font de la fable une histoire "complète et entière" [...], ayant commencement, milieu et fin<sup>11</sup> ».

Ajoutons enfin que la mise en intrigue des faits confère à l'événement un statut spécifique. Ce n'est en effet qu'arrivé au terme de l'histoire que l'on est à même de dire de tel événement qu'il ne constitue pas une simple occurrence créant uniquement un effet de surprise, mais qu'il revêt au contraire un caractère nécessaire.

Ainsi l'effet contingent inhérent à une simple occurrence qui fait que l'événement aurait pu être autre ou ne pas arriver du tout est transformé en effet de nécessité. Ricœur parlera d'ailleurs de « nécessité rétrograde » en ce sens que ce n'est qu'arrivé au terme de l'histoire que le lecteur est en mesure de comprendre comment chaque épisode aura contribué à la progression de l'intrigue.

### *1.1. Muthos et mimèsis*

Loin de se limiter au récit proprement dit, la théorie narrative développée par Paul Ricœur inclut l'acte qui précède la mise en intrigue comme l'acte qui lui succède. Considéré par Aristote comme une espèce du genre plus global de représentation qu'opère la *mimèsis*, le récit ne saurait en effet se résumer à l'étape qui consiste en la mise en intrigue des faits, laquelle s'inscrit dans ce que Ricœur appelle *mimèsis II*.

Défini comme représentation d'action par Aristote, l'on comprend que le récit n'a qu'un seul espace de déploiement : le faire humain qui inclut également pour Ricœur le pâtir humain<sup>12</sup>. Aussi, la mise en intrigue des faits s'enracine-t-elle dans ce que Ricœur appelle la préfiguration de l'action en *mimèsis I*.

Outre une familiarité avec le réseau conceptuel de l'action comme avec ses médiations symboliques, comprendre une action

10. *Ibid.*

11. P. Ricœur, « Ce qui me préoccupe depuis trente ans », p. 229.

12. P. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 12.

suppose qu'on reconnaisse au sein même du champ pratique les structures temporelles qui lui sont propres.

Notons tout d'abord le caractère temporel attaché à certains membres du réseau conceptuel de l'action : alors que les motifs renvoient au passé, le projet a à faire avec le futur. Des actions telles que se préparer, attendre, s'impatienter, prévoir, mais aussi voyager, manger, parler, naître et mourir impliquent explicitement la dimension temporelle.

Mais c'est bien l'action humaine en général qui s'inscrit, par définition, dans le temps. Lorsque je m'engage, par exemple, à faire demain ce qu'aujourd'hui je promets, je m'inscris dans le temps. Aussi, la pratique quotidienne ordonne-t-elle le présent en fonction du passé et par rapport au futur. Et Ricœur d'insister particulièrement sur la condition avant tout temporelle de notre être-au-monde<sup>13</sup> : lorsque nous parlons d'avoir le temps, de perdre notre temps nous évoquons au fond moins le temps-mesure que la dimension temporelle inhérente à notre condition humaine.

Or, ce sont précisément sur les caractères temporels de l'action que le récit viendra, pour Ricœur, « greffer ses configurations<sup>14</sup> », idée qu'il nous faudra d'ailleurs reprendre lorsque nous chercherons à expliciter le lien que Ricœur établit entre temps et récit.

Préfigurée en *mimèsis I*, l'action est ensuite configurée en *mimèsis II*, et ce, par l'intermédiaire de l'opération dite de mise en intrigue. Par configuration de l'action, Ricœur entend souligner que la mise en récit transforme un divers d'événements en *une* histoire, laquelle constitue une totalité intelligible dont on doit alors pouvoir dégager un thème.

Mais la configuration narrative des faits permet également de « composer ensemble des facteurs aussi hétérogènes<sup>15</sup> » que des agents, des buts, des motifs, des moyens, des personnages, etc. D'où la notion de « synthèse de l'hétérogène » par laquelle Ricœur désigne l'opération de mise en intrigue<sup>16</sup>.

Enfin, la mise en intrigue permet de transformer une simple succession chronologique d'événements en une configuration de nature également temporelle bien que non chronologique. Nous y reviendrons.

---

13. Et avec Heidegger ; voir P. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 117-25.

14. *Ibid.*

15. P. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 127.

16. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p. 169.

Ajoutons pour terminer que loin de se clore à l'intérieur de l'enceinte de l'œuvre, le processus mimétique inclut également l'acte même de réception du récit par son destinataire. Tout récit est en effet destiné à un lecteur. Se crée alors une intersection entre ce que Ricœur appelle le « monde du texte » et le « monde du lecteur », laquelle donne lieu à la refiguration de l'action par le lecteur en *mimèsis III*.

Bien construit, intelligible, le récit a en effet pour fonction principale de toucher son destinataire. D'où l'effet cathartique de la narration : le récit provoque une épuration des émotions chez le lecteur, laquelle permet à ce dernier de se refigurer sa propre expérience. Le monde déployé par le récit, bien que fictif, ne peut en effet que s'enraciner dans le monde de l'action humaine en général, ce qui provoque un jeu infini d'identifications. D'où la capacité de « relance de l'action » inhérente à l'acte même de réception du récit par un lecteur. Ainsi l'opprimé pourra-t-il prendre conscience de sa condition d'une part, la modifier d'autre part en lisant l'histoire de la révolte de ses pairs.

En outre, et parce que l'action humaine s'inscrit par définition dans le temps, le récit permet également au lecteur de refigurer son expérience temporelle, point sur lequel nous reviendrons après avoir présenté la conception augustinienne du temps et ses limites.

## 2. La conception augustinienne du temps et ses limites

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me pose la question, je sais ; si quelqu'un pose la question et que je veuille expliquer, je ne sais plus<sup>17</sup>.

Saint Augustin

Ricœur insiste sur le fait que l'accès à la temporalité humaine peut s'envisager sous deux angles différents bien que complémentaires : l'angle cosmologique et l'angle phénoménologique. Or, Paul Ricœur reproche à saint Augustin<sup>18</sup>, de développer une

---

17. Saint Augustin, *Les Confessions*, tr. E. Tréhorel, G. Bouissou, Paris : Desclée de Brouwer (Bibliothèque augustinienne), 1962, t. XIV, Livre XI, 14, 17, p. 270-343. Traduction basée sur le texte de M. Skutella (éd. Teubner, 1934). Désormais abrégé par *Conf.*, suivi du numéro du livre (XI), de la section, puis du paragraphe.

18. Désormais Augustin dans le texte.

conception du temps au sein de laquelle ce dernier est privé de son support cosmologique.

Compris avant tout comme simple donnée du cosmos, le temps se conçoit comme une coordonnée indépendante de la perception d'un sujet. Ainsi, le *Big Bang* constitue-t-il une réalité scientifique, et ce, quand bien même aucun être humain n'en aura jamais été témoin. C'est ce Ricœur appelle le temps du monde.

Mais le temps est aussi celui dont nous faisons l'expérience tout au long de notre existence et qui fait de chacun d'entre nous un être mortel. Dans cette perspective, le temps ne saurait être appréhendé indépendamment de l'expérience vécue d'un sujet, lequel conjugue le temps au présent, au passé et au futur de l'existence.

Au temps du monde, au temps *sans* présent s'oppose alors la vision qualitative d'un temps *avec* présent, où le maintenant suppose que le temps soit « vécu par une conscience qui le ressent comme le passage du futur vers le passé<sup>19</sup> » à travers le présent. Autrement dit, le temps humain n'a de sens que par le souvenir et l'attente.

Dans le chapitre XI de ses *Confessions*, Augustin s'interroge sur la nature du temps. Mais le philosophe se confronte d'emblée à un problème de taille : comment se fait-il en effet que nous mesurons le temps puisque ce dernier n'a au fond pas d'« exister » ? Augustin met alors en évidence un premier paradoxe concernant le temps : le passé n'étant plus, le présent n'ayant aucune extension dans la durée et le futur n'étant pas encore, le temps présente une forme de « déficience ontologique<sup>20</sup> » qui laisse le philosophe perplexe.

Ce dernier se propose alors d'envisager le temps sous la forme d'un triple présent correspondant à trois facultés propres à l'*animus*<sup>21</sup>. Compris sur le mode du souvenir le passé devient présent du passé ; de même est-ce sur le mode de l'attente, elle aussi par définition présente, que nous faisons l'expérience du futur. D'où l'expression de présent du futur. Enfin, est-ce sur le mode de l'attention que nous vivons ce qu'Augustin appelle le présent du présent<sup>22</sup>.

---

19. Paul RICŒUR, « Le temps raconté par Paul Ricœur », *Le Courrier de l'Unesco*, (Regards sur le temps), avril 1991, p. 12.

20. P. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 22.

21. Saint Augustin, *Conf.*, XI, 20, 26.

22. *Ibid.*, XI, 18, 23.



C'est donc par l'intermédiaire d'une triple activité propre à l'*animus* — et non par simple impression passive que le temps laisserait en nous — qu'Augustin propose de penser la temporalité qui ne peut être, en ce sens, que vécue par un sujet actif. Aussi est-ce bien dans l'esprit qu'Augustin est amené à situer l'activité qui consiste à mesurer le temps. C'est d'ailleurs ce qu'il souligne dans cette phrase forte de sens : « C'est en toi, mon esprit, que je mesure les temps<sup>23</sup>. »

De par la thèse du triple présent, Augustin en arrive à poser que la mesure du temps ne doit rien à celle du temps en soi puisque c'est bien dans l'esprit lui-même que l'on trouve l'élément fixe qui fera l'objet de la mesure. Et Augustin de s'appuyer sur un exemple concret pour expliciter la possibilité de la mesure du temps : celui de la récitation d'un poème que l'on connaît par cœur<sup>24</sup>. En effet, l'acte de réciter amène l'*animus* à se mettre en *attente*, à viser l'ensemble des vers à venir tout en s'engageant simultanément vers le *souvenir* de ceux que l'on vient à peine de prononcer et que l'on ne saurait oublier. Quant à l'*attention* présente, elle consiste dans le « transit actif de ce qui était futur vers ce qui devient passé<sup>25</sup> ». Ainsi compris, le présent de l'attention change de sens : loin de constituer un point, à rapprocher de l'instant, le présent évoque avant tout une intention présente (*praesens intentio*<sup>26</sup>) par laquelle s'achemine vers l'absence ce qui sera présent :

Si l'attention mérite d'être appelée intention, c'est dans la mesure où le transit par le présent est devenu une transition active : le présent n'est plus seulement traversé, mais « l'intention présente fait passer (*traicit*) le futur dans le passé, en faisant croître le passé par diminution du futur, jusqu'à ce que par l'épuisement du futur tout soit devenu passé ». (27, 36)<sup>27</sup>

Dans cette perspective, l'activité propre à l'*animus* implique donc l'interaction entre attente, mémoire et attention. Toutefois, et de par la multiplicité des visées temporelles impliquées, l'*animus* se voit ainsi « diversement tendu ».

En effet, parce qu'elles sont tendues dans trois directions temporelles en même temps, « les forces vives de mon activité (*actio-*

---

23. *Ibid.*, XI, 27, 36.

24. *Ibid.*, XI, 28, 38.

25. P. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 47.

26. Saint Augustin, *Conf.*, XI, 27, 36.

27. P. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 45.

*nis*) sont distendues (*distenditur*), vers la mémoire à cause de ce que j'ai dit, et vers l'attente à cause de ce que je vais dire<sup>28</sup>».

La *distentio* révèle ainsi que le temps n'a au fond d'exister que par le souvenir et l'attente. Supprimons ces derniers et il ne resterait que des instants se suivant sans conscience de leur succession. Aussi, la temporalité humaine suppose-t-elle que le temps « soit vécu par une conscience qui le ressent comme le passage du futur vers le passé à travers son présent<sup>29</sup> ». À un temps compris comme simple donnée cosmologique — le temps sans présent — s'oppose ainsi une temporalité vécue à partir d'un présent. Aussi Augustin se propose-t-il d'aborder et de résoudre le problème de la mesure du temps en évoquant non seulement la tension propre à l'*animus*, mais aussi la distension qui caractérise son activité. Ce qui conduit Ricœur à désigner la solution augustinienne en termes de dialectique *intentio-distentio*.

L'on peut toutefois se demander — et c'est bien là la principale critique que Paul Ricœur adresse à Augustin — dans quelle mesure la conception augustinienne tient compte de la dimension cosmique du temps. En effet, écrit Ricœur :

Il [Augustin] était dès lors condamné à tenir l'impossible pari de trouver dans l'*attente* et dans le *souvenir* le principe de leur propre mesure : ainsi faut-il dire selon lui que l'attente se raccourcit quand les choses attendues se rapprochent et que le souvenir s'allonge quand les choses remémorées s'éloignent, et que, quand je récite un poème, le transit par le présent fait que le passé s'accroît de la qualité dont le futur se trouve diminué. Il faut se demander alors avec Augustin *ce qui* augmente et *ce qui* diminue, et quelle unité *fixe* permet de comparer entre elles les durées variables.

Malheureusement, la difficulté de comparer entre elles des durées successives est seulement reculée d'un degré : on ne voit pas quel accès *direct* on peut avoir à ces *impressions* supposées demeurer dans l'esprit, ni surtout comment elles pourraient fournir la mesure *fixe* de comparaison que l'on s'interdit de demander au mouvement des astres<sup>30</sup>.

L'on comprend ici la limite principale de l'approche augustinienne : par le pouvoir qu'Augustin confère à la *distentio animi* d'engendrer le temps lui-même, ce philosophe réduit en quelque sorte la temporalité à sa dimension subjective et échoue du même

---

28. *Ibid.*, p. 46.

29. P. Ricœur, « Le temps raconté par Paul Ricœur », p. 12.

30. Paul RICŒUR, *Temps et récit III*, p. 24.

coup à dire le temps dans toute son extériorité. Dans cette perspective, le temps n'a pas d'autre « lieu » que l'âme et se trouve par conséquent « coupé de tout support cosmologique<sup>31</sup> ».

### 3. *L'articulation entre temporalité et narrativité*

Conscient des limites de la conception augustinienne à dire le temps dans toute sa complexité, Ricœur cherche, pour sa part, à élaborer une médiation entre la conscience interne de la temporalité et la succession propre au temps physique. Or, c'est par la médiation du récit que Ricœur se propose de conjoindre temps cosmique et temps de l'âme. Sa thèse vise en effet à défendre l'idée que le sujet peut structurer, et par conséquent unifier son expérience temporelle par le récit.

C'est la lecture conjointe des *Confessions* et de la théorie aristotélicienne de la composition narrative qui amène le philosophe à mettre en relief une « correspondance remarquable entre la structure du temps selon Augustin et la structure de l'intrigue selon Aristote »:

Une corrélation surprenante m'est apparue entre la *distentio animi* d'Augustin et la *péripétéia* d'Aristote<sup>32</sup>, ce qui m'amène à traiter le temps chez Augustin comme une sorte de discordance concordante, faisant face à la concordance discordante de l'intrigue chez Aristote<sup>33</sup>.

Comme le montre ce passage, Ricœur considère la structure concordance discordante caractéristique du récit comme la « réplique inversée » de la structure *intentio-distentio* chère à Augustin.

Le philosophe voit en effet dans la structure concordance discordante, caractéristique du récit, une possible revanche de la capacité que nous avons à structurer et à unifier notre expérience temporelle sur la menace incessante d'éclatement et par conséquent de non-sens à laquelle notre condition d'être temporel nous soumet.

En effet, plongés que nous sommes, que nous le voulions ou non, dans l'expérience vive de la temporalité, nous sommes sans

---

31. Sylvie BONZON, « Paul Ricœur, *Temps et récit*: une intrigue philosophique », *Revue de théologie et de philosophie*, 119 (1987), p. 343.

32. Par *péripétéia* il faut entendre le renversement de l'action en son contraire.

33. Paul RICŒUR, « Mimésis, référence et refiguration dans *Temps et récit* », *Études phénoménologiques*, VI, 11 (1990), p. 31.

cesse confrontés à la « déchirure » que la discordance impose à notre désir de concordance. Or, parce qu'elle privilégie par définition la concordance, l'activité narrative constitue, aux yeux de Ricœur du moins, une clé nécessaire pour transformer notre condition d'être temporel en une trajectoire sensée :

Augustin gémit sous la contrainte existentielle de la discordance. Aristote discerne dans l'acte poétique par excellence — la composition du poème tragique — le triomphe de la concordance sur la discordance. Il va de soi, écrit Ricœur, que c'est moi, lecteur d'Augustin et d'Aristote, qui établis ce rapport entre une expérience vive où la discordance déchire la concordance et une activité éminemment verbale où la concordance répare la discordance<sup>34</sup>.

Reste à montrer comment Ricœur articule temporalité et narrativité de façon détaillée. Mais une remarque préliminaire s'impose. En effet, la théorie aristotélicienne de la composition narrative ne doit rien à celle que le philosophe a élaborée au sujet du temps qui relève, elle, avant tout de la physique. C'est donc bien Ricœur, et lui seul, qui s'assigne la « tâche », comme la « responsabilité » de tirer les implications temporelles du modèle aristotélicien<sup>35</sup>.

L'on peut alors se demander ce qui l'autorise à une telle démarche. Il s'agit pour cela de mettre en évidence le rôle central du processus mimétique dans le lien que Ricœur établit entre temps et récit.

Resituons premièrement la mise en intrigue dans sa fonction mimétique : en effet, Aristote définit le *muthos* — la mise en intrigue — comme *mimèsis praxeôs*, c'est-à-dire comme représentation d'action. Or, l'analyse de l'étape qui se situe en amont de la configuration narrative — *mimèsis I* — nous a appris que l'action humaine est caractérisée, entre autres, par ses structures temporelles.

Ainsi, et par son enracinement dans le champ pratique, la mise en intrigue ne saurait évacuer la dimension temporelle qui caractérise, par définition, le faire humain. Toutefois, loin de restituer l'action humaine telle qu'elle se présente dans l'expérience vive, la mise en intrigue impose aux événements une structuration singulière, laquelle est gouvernée par la concordance discordante sur laquelle nous avons déjà insisté.

---

34. *Ibid.* Soulignons au passage que le terme de discordance n'apparaît nullement chez Augustin.

35. P. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 79.

Ricœur distingue alors la dimension épisodique du récit — sa trame purement événementielle — de sa dimension configurée, au sein de laquelle les événements sont structurés en histoire sous l'effet de la mise en intrigue. Parce qu'elle permet d'extraire une configuration d'une succession<sup>36</sup>, la configuration narrative des événements permet de dépasser voire de résorber le caractère désordonné et discontinu du temps compris comme une simple donnée du cosmos. L'acte configurant vise à transformer le divers des événements sous l'unité d'une totalité intelligible.

Or, et bien qu'elle ne soit pas chronologique, c'est néanmoins une structuration de type temporel que la dimension configurée imprime aux faits. Toute configuration narrative organise en effet le temps des événements en une totalité temporelle fermée.

Articulés de façon narrative, les divers épisodes perdent donc leur caractère discontinu pour appartenir, finalement, au temps de l'histoire proprement dit, lequel progresse au fur et à mesure du développement de l'intrigue. C'est ce que Ricœur appelle le « temps narratif ».

Comme le temps du calendrier, le temps narratif constitue un tiers-temps<sup>37</sup>. En effet, de par sa structure épisodique, le temps narratif renvoie au temps dans lequel les événements se sont effectivement déroulés ou pourraient se dérouler, à savoir le temps du monde. Mais tout récit inscrit d'autre part les événements dans le temps des discours qui rapportent ces derniers, en l'occurrence le récit.

Aussi, la structuration narrative des faits engendre-t-elle une temporalité tissée à la fois dans la trame du temps cosmique et du temps tel qu'il est vécu par l'être humain. C'est en ce sens que l'on considérera le temps narratif comme une temporalité mixte, un tiers-temps au sein duquel s'intègrent les deux dimensions temporelles que l'approche spéculative disjoint. C'est dire que c'est non seulement l'action que le récit contribue à configurer mais bien le temps lui-même.

Nous venons d'expliquer le passage de la *préfiguration* des structures temporelles de l'action en *mimèsis I* à la *configuration* de ces dernières en *mimèsis II*, laquelle donne naissance à une temporalité spécifiquement narrative. Mais c'est bien en construisant un rapport entre les trois étapes de l'activité mimétique que

---

36. *Ibid.*, p. 129.

37. *Ibid.*, p. 441-48.

Ricœur cherche à constituer la médiation entre temps et récit. Il importe donc d'examiner maintenant le passage de *mimèsis II* à *mimèsis III*, — de la *configuration* de l'action à sa *refiguration* par le lecteur.

De par le fait qu'elle offre une alternative à la lecture linéaire du temps, la reprise du récit par son destinataire permet à ce dernier de se refigurer son expérience temporelle. Lorsqu'il lit un récit pour la *nième* fois, il est moins surpris par la découverte de la trame narrative de l'histoire que tenté d'appréhender les « épisodes eux-mêmes bien connus comme conduisant à cette fin<sup>38</sup> ». C'est ce que nous faisons lorsque, connaissant l'histoire par cœur, nous guettons l'un ou l'autre moment fort du récit : le moment du renversement ou celui du dénouement par exemple, mais aussi chaque événement en tant qu'il contribue à la progression du récit.

Alors que c'est généralement sur l'irréversibilité du temps que l'on met l'accent, du moins en Occident, la reprise du récit permet, elle, d'inverser en quelque sorte l'ordre dit « naturel » du temps : reprendre un récit permet à celui qui connaît bien l'histoire non seulement de lire la fin dans le commencement, mais également de lire le commencement dans la fin. Or, c'est non seulement l'histoire que le lecteur comprend, ce faisant, à rebours, mais bien le temps lui-même, affirme Ricœur. En effet :

En lisant la fin dans le commencement et le commencement dans la fin, nous apprenons aussi à lire le temps lui-même à rebours, comme la récapitulation des conditions initiales d'un cours d'action dans ses conséquences terminales<sup>39</sup>.

Finalement, la réponse concrète que la poétique apporte au paradoxe augustinien du temps consiste en l'acte configurant lui-même qui permet qu'en lisant un récit, je me souviens du début et j'attends le point final. Ainsi, mon âme est-elle présente à la fois au passé, au présent et au futur.

Rappelons pour conclure ce qui fait l'essentiel de la thèse de Ricœur, à savoir que raconter des histoires constitue l'expression privilégiée du caractère temporel de l'existence. Considérant notre expérience temporelle comme avant tout « confuse, informe et, à la limite, muette<sup>40</sup> », il fera de la narration le moyen privilégié de donner corps au temps. Le philosophe va même jusqu'à affirmer

---

38. *Ibid.*

39. P. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 131.

40. *Ibid.*, p. 12.

qu'il n'est de « temps pensé que raconté<sup>41</sup> ». Tel est du moins le présupposé qui guide toute l'enquête qu'il mène dans *Temps et récit*, présupposé en faveur duquel il argumente sans relâche :

Le monde déployé par toute œuvre narrative est toujours un monde temporel. Ou, comme il sera souvent répété au cours de cet ouvrage : le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative; en retour le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle<sup>42</sup>.

Pris dans la perspective propre à Paul Ricœur, le récit est donc mis au service du temps<sup>43</sup> : en effet, le propre du raconter est ici avant tout d'« articuler le temps de manière à lui donner la forme d'une expérience humaine<sup>44</sup> ». C'est donc finalement grâce à la médiation privilégiée du récit que l'homme serait à même, pour Ricœur, de porter son expérience temporelle au langage comme à la conscience. Et Ricœur d'aller jusqu'à affirmer en écho à la fameuse formule de Lacan que « [...] le temps est structuré comme un récit<sup>45</sup> ».

L'enquête que Ricœur conduit dans *Temps et récit*, l'amène par ailleurs à examiner en détail non seulement ce qui distingue, mais aussi ce qu'ont en commun le récit de fiction et le récit historiographique. Parler d'histoire c'est en effet évoquer à la fois la discipline scientifique, que l'anglais désigne par le terme *History*, et l'œuvre de fiction, ce que les anglophones appellent *story*.

Loin de vouloir nier les différences qui existent entre ces deux registres narratifs, Ricœur montrera par exemple que si en Histoire, le récit prétend « à la vérité par rapport à ce qui est "réellement" arrivé<sup>46</sup> », l'œuvre de fiction renvoie en revanche, et avant tout, à ce qui aurait pu arriver.

Toutefois, et bien que distinctes du point de vue de leur prétention à la vérité, l'histoire savante et la fiction n'en présentent pas moins une « référence commune ou croisée<sup>47</sup> ».

41. P. Ricœur, *Temps et récit III*, p. 435.

42. P. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 17.

43. Paul RICŒUR, *Réflexion faite, autobiographie intellectuelle*, Paris : Esprit (Philosophie), 1995, p. 62.

44. *Ibid.*, p. 63.

45. Paul RICŒUR, *La Critique et la conviction, entretien avec F. Azouvi et M. de Launay*, Paris : Calmann-Lévy, 1995, p. 125.

46. P. Ricœur, « Mimèsis, référence et refiguration dans *Temps et récit* », p. 37.

47. P. Ricœur, « Ce qui me préoccupe depuis trente ans », p. 231.

Contrairement à l'idée courante, la fiction n'est en effet pas sans référence : Ricœur insiste sur le fait que tout système symbolique contribue à configurer ce qui dans la réalité fait déjà figure. L'imaginaire fictionnel ne saurait être intelligible s'il ne se trouvait pas ancré dans le champ pratique qui s'inscrit par définition dans le temps.

Quant à la référence propre à l'Histoire, elle reste invérifiable : en effet, en tant qu'il n'est plus, le passé n'est visé qu'indirectement par le discours propre à cette discipline. Or, étant donné que l'histoire savante ne peut que « reconstruire le passé », il est lui-même « œuvre de l'imagination<sup>48</sup> ».

Aussi Ricœur considère-t-il que tout récit historiographique est lui-même pour une part fictif, le temps des événements qu'il est censé rapporter étant par définition passé. Réciproquement, la fiction met en jeu une succession d'événements dont la structuration ne peut qu'évoquer, ne serait-ce que par contraste, la temporalité qui gouverne l'expérience vive.

De par la médiation de la mise en intrigue qui leur est commune, l'histoire savante comme la fiction réfèrent donc toutes deux au « fonds temporel de l'expérience humaine<sup>49</sup> ». D'où l'idée d'un « entrecroisement entre les visées référentielles respectives de l'histoire et de la fiction<sup>50</sup> », qui s'exprime de façon privilégiée au sein même de cette temporalité mixte qu'engendre la configuration narrative des faits. Aussi, le récit de fiction comme le récit historique font-ils tous deux face, et bien que par des moyens distincts, aux énigmes de la temporalité, conclut Ricœur.

Restait tout de même à mettre en évidence une « structure de l'expérience<sup>51</sup> » qui permette d'intégrer les deux grandes classes de récits. Et c'est en examinant la catégorie narrative du personnage que Ricœur en arrive finalement à développer le concept d'identité narrative.

En effet, et du fait que c'est l'action humaine que le récit contribue à configurer, la mise en récit implique par définition un voire plusieurs agents. Aussi est-ce toujours l'histoire d'au moins un personnage que le récit met en scène, histoire qui n'a d'intérêt que parce qu'elle raconte un certain nombre de péripéties qui conduisent finalement soit au bonheur soit au malheur.

---

48. *Ibid.*, p. 232.

49. *Ibid.*, p. 231.

50. P. Ricœur, *Temps et récit III*, p. 441.

51. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p. 138.



Défini par Ricœur comme « celui qui fait l'action dans le récit », le personnage est lui-même mis en intrigue : l'identité de ce dernier se construit et se transforme au fur et à mesure que le récit progresse. Difficile par exemple d'évoquer Antigone, Œdipe, ou Cendrillon sans raconter l'histoire dont ces personnages sont les héros. Aussi est-ce en définitive les personnages, et plus particulièrement l'identité de ceux-ci que le temps narratif affecte, lequel révèle la référence croisée de l'Histoire et de la fiction :

Raconter en effet prend du temps, et surtout organise le temps. Le récit est un acte configurant qui, d'une simple succession, tire des formes temporelles organisées en totalités temporelles fermées. Ce temps configuré est structuré par des intrigues qui combinent des intentions, des causes et des hasards. Lui correspond le temps des personnages du récit, qui est simultanément mis en intrigue. Ainsi est conférée aux acteurs de l'histoire une identité d'un genre unique : l'identité narrative<sup>52</sup>.

#### 4. Pour conclure...

Penser le temps : tel semble être l'enjeu principal de la réflexion menée par Paul Ricœur tout au long de *Temps et récit*. Notons cependant au passage, et avec Ricœur, que ni la poétique, ni, et encore moins la philosophie ne sauraient évacuer le caractère énigmatique du temps, énigme que la « puissance du dire narratif » à refigurer le temps ne peut épuiser<sup>53</sup>. En effet, et même si la narrativité permet d'envisager le temps de façon plus créative que ne le permet la philosophie, le récit n'en reste pas moins une médiation imparfaite pour penser le temps.

Repris dans *Soi-même comme un autre*, la théorie narrative et plus particulièrement le concept d'identité narrative permettront à Ricœur de développer une anthropologie philosophique qui tient compte du fait que « la personne a une histoire, qu'elle est sa propre histoire<sup>54</sup> ». Le philosophe défendra la thèse selon laquelle seule une conception narrative serait à même de nous aider à penser une identité « que le changement ne fasse pas éclater<sup>55</sup> ».

Nous espérons avoir montré que c'est bien *en philosophe* que Ricœur fait appel à la théorie narrative pour renouveler la problé-

52. P. Ricœur, « Le temps raconté par Paul Ricœur », p. 14.

53. P. Ricœur, *Temps et récit III*, p. 467.

54. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p. 137.

55. S. Bonzon, « Paul Ricœur, *Temps et récit* : une intrigue philosophique », p. 365.

matique du temps d'une part, et celle du soi d'autre part. Or, étant donné l'interdit de « raconter des histoires<sup>56</sup> » qui scelle la naissance de la philosophie comme discours rationnel autonome, l'on peut s'interroger avec Jean Greisch sur quelques-unes des raisons qui ont pu amener Paul Ricœur à conférer une place aussi importante au récit. En effet :

Que certains philosophes redécouvrent de nos jours le problème du récit ne va nullement de soi [...] La naissance de la philosophie comme discours rationnel autonome porte la marque d'un interdit: quiconque veut se plier aux exigences conceptuelles propre à la compréhension philosophique doit renoncer à raconter des histoires<sup>57</sup>.

Remarquons tout d'abord que la philosophie de Paul Ricœur ne raconte bien entendu aucune histoire particulière mais que c'est bien à la théorie narrative en général que ce penseur fait appel pour sortir des impasses auxquelles conduit à son sens la spéculation philosophique.

Or, si la théorie narrative est à même, pour Ricœur, d'aider les philosophes à penser le temps comme la personne, c'est avant tout qu'il considère qu'il n'est « pas d'expérience humaine qui ne soit déjà médiatisée par des systèmes symboliques et, parmi eux, par des récits, [...] »<sup>58</sup> Le rôle que Ricœur confère au récit à l'intérieur de sa philosophie semble donc étroitement lié au statut qu'il confère au langage en général.

Mais si Ricœur privilégie tout particulièrement le discours narratif, c'est que le récit a pour centre de gravité l'agir comme le pâtir humains, lesquels s'enracinent dans la dimension temporelle de l'expérience. Grâce à la narration, le temps sort ainsi en quelque sorte de la philosophie et cesse d'être un concept pour « entrer dans la vie<sup>59</sup> ».

Le recours à la théorie narrative dénoterait alors d'une volonté de faire du discours philosophique un discours vivant, susceptible de rendre compte du caractère irrévocablement temporel de l'expérience humaine d'une part et d'aider chacun d'entre nous à

---

56. Jean GREISCH, « Rationalité narratologique et intelligence narrative », in *Le récit, aspects philosophiques, cognitifs et psychopathologiques*, éd. Q. Debray, B. Pachoud, Paris : Masson, 1993, p. 8.

57. *Ibid.*

58. P. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 141.

59. Marc-Alain OUAKNIN, *Bibliothérapie, lire, c'est guérir*, Paris : Seuil, (La couleur des idées), 1994, p. 52.

vivre notre condition temporelle de la façon la plus sensée possible d'autre part.

L'on peut par ailleurs se demander, et ce sera là notre conclusion, si le fait que Ricœur place la théorie narrative au cœur de sa philosophie ne témoigne pas, notamment, de son attachement intime à la tradition biblique. Cette dernière n'est-elle pas en effet fondée sur des récits au sein desquels l'homme est avant tout présenté dans sa condition temporelle, avec pour horizon premier la mort comme l'espérance ? Vue sous cet angle, l'œuvre de Paul Ricœur ne signerait-elle pas alors, avec celle d'Emmanuel Lévinas, que pour penser l'on gagne parfois à se tenir en même temps à Athènes *et* à Jérusalem ?

Muriel GILBERT  
Université de Lausanne